

En sous-titre, l'ouvrage porte : « l'homo tunisianus dans la nouvelle préindépendante ». Au début de cet ouvrage, fruit d'une thèse de sociologie soutenue à Tunis en 1992, on trouve : préface, préambule, avant-propos, remerciements, système de translittération, présentation du corpus, constitution, introduction, problématique, méthodologie (p. 7-41). Les annexes (p. 259-319) contiennent un tableau chronologique des œuvres littéraires, une synopsis des nouvelles, la liste alphabétique des auteurs, la presse en langue arabe en Tunisie depuis 1860, la presse arabe en langue française parue en Tunisie depuis 1883, une bibliographie générale, les notes et la table des matières. Je m'explique difficilement l'absence totale du nom de Mohamed Hamdane, non seulement dans ses articles des années 80 sur les supports de la communication, mais surtout avec sa bibliographie publiée en 1989 par Bayt al-hikma à Carthage sous les titres respectifs de *Dalil al-dawriyyât* et *Guide des périodiques* (330 et 484 p.). L'auteure pouvait peut-être l'ignorer à l'époque, mais publiant son livre dix-sept ans plus tard, elle devait signaler que sa bibliographie n'avait pas été mise à jour.

Je passerai sur le début de la première partie (p. 45-74) fournissant des développements théoriques sur la sociologie de la littérature, l'histoire de la nouvelle, la définition de l'espace, et qui n'apportent rien. En enlevant aussi les pages blanches et les illustrations, c'est un texte de moins de deux cents pages que je vais recenser ici. Il s'agit des représentations d'une génération d'intellectuels, à travers 77 nouvelles, écrites par 27 Tunisiens, sur une durée de 25 ans (1930-1956), autrement dit du lien entre l'œuvre littéraire et la société. La fin de la 1^{ère} partie (p. 75-99) donne d'abord des précisions sur le monde tunisien à l'époque considérée : événements historiques, discours politique, réplique culturelle ; elle esquisse ensuite le portrait de l'intellectuel, pour lequel elle évoque le rapport ville/campagne.

La 2^e partie est consacrée à cinq types de relations sociales (p. 103-203). D'abord l'image de la femme. Ici continuent les généralités : mythologie, religions, science, littérature occidentale, techniques corporelles. C'est seulement aux pages 122-125 que débute le traitement du sujet avec les lieux féminins, par un tableau des 23 lieux des nouvelles urbaines et des 10 lieux des nouvelles rurales. En ville, la relation tradition/modernité s'exprime par le binôme intimité/découverte : la libération s'effectue grâce aux lieux nouveaux ; à la campagne, les survivances sont menacées d'être déstructurées. Pour la relation amoureuse, un tableau (p. 145-147) fournit les significations qui s'organisent dans la relation amoureuse à travers le

rapport à l'espace. Le 2^e type est celui des rapports de générations : dans la famille, relation affective et pédagogique, socialisation, santé morale. Le 3^e type est, dans six lieux, le rapport au pouvoir juridique (police rurale et police des mœurs) et religieux. Le 4^e type est le rapport à l'autre (onze lieux) : l'étranger, l'infidèle, l'usurpateur, mais aussi le détenteur de modèles nouveaux. Le dernier type est constitué des masses populaires pauvres devenant un prolétariat marginal.

La 3^e partie est intitulée : Autres scènes, autres regards (p. 207-241). L'ailleurs se manifeste dans les lieux métaphoriques, en particulier chez Mahmoud Messadi. Il est aussi hors du terroir chez Férid Ghazi. L'autre peut être le témoin du vécu colonial comme chez Arthur Pellegrin.

La conclusion générale (p. 245-258) se termine par un essai d'application au sujet de la méthode sémiotique greimassienne. Sur le plan vertical, on obtiendrait : rapport à l'univers – immobilité = tradition - plénitude = sécurité / vide = isolement. Sur le plan horizontal, le rapport est à soi, à la vie et aux origines – mouvement = modernité – séparation / perte / errance.

Cette thèse étudie un corpus peu connu, en attirant l'attention sur la relation avec l'espace des nouvelles publiées par les Tunisiens dans les vingt-cinq années qui ont précédé l'indépendance. Le lecteur qui aura la patience de dépasser les généralités prendra ainsi connaissance d'une étape essentielle de la littérature tunisienne.

Jean Fontaine

Mohamed TALBI

Gaza

Tunis, s. éd., s. d. [2010], 250 p.

L'auteur a été mon professeur pendant trois ans, 1965-1968, à l'université de Tunis. Il m'a enseigné Maarri, la traduction du français à l'arabe et Ibn Khaldûn. Il m'a appris à respecter la méthodologie, à étudier les sources avec sérieux et à être précis dans mes exposés. Homme libre, même s'il me donnait un bon conseil, il me suggérait de suivre mon idée personnelle. Nos échanges religieux étaient fructueux. Croyant convaincu, il témoignait de sa foi par son existence plus que par ses paroles. Je lui ai rendu un hommage public le 2 mai 1998. Et si je commence ainsi cette recension, c'est que ces souvenirs m'invitent à lire avec attention tout ouvrage écrit par lui.

La couverture comporte un surtitre : « Rénovation de la pensée musulmane. Notre mission coranique est d'humaniser le monde », et un sous-titre : « Barbarie biblique ou de l'extermination sacrée et l'humanisme coranique. Textes comparés à l'appui », ainsi que la phrase suivante en bas de page : « Pour comprendre l'histoire et l'actualité et fonder un avenir ». La

dédicace est adressée aux victimes de Gaza. C'est un pamphlet contre la thèse « judéo-christiano-orientalo-désislamiste » (sic). Le propos est déclaré clairement au début du livre : « Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, l'Occident judéo-chrétien au pouvoir s'est donné pour mission d'exterminer l'Islam, et à défaut, de le dominer et de l'asservir. L'explication est dans la Bible. » Il en veut pour preuve ce que la Bible dit d'Ismaël, à savoir que « la main de tous sera contre lui », prenant à son compte sans la prouver l'affirmation selon laquelle Ismaël serait l'ancêtre de l'Islam ! Le massacre de Gaza est un prétexte pour que l'auteur règle ses comptes avec tous ceux qui ne méritent pas son respect.

La liste est longue : Obama ; le Christ « qui a fondé les guerres d'agression » (idée reprise maintes fois), les États-Unis qui disposent du terrible glaive du Christ, les Banû Qurayzha de Médine en avril 627, le Byzantin Jean Damascène, l'historienne Bat Y'eor, Israël, l'ONU, Benoît XVI, Saint François d'Assise, le pape négrier Nicolas V, Josué, les pays arabes, les deux Bush, Clinton, Tony Blair, l'Occident, Abdelwahab Meddeb, les désislamisés, Mohamed Arkoun, le salafisme, le cardinal Lavignerie, l'officier espion Charles de Foucauld, le cardinal Tisserant, Malek Chebel, Fouad Laroui, Youssef Seddik, Abdelmajid Charfi, les télévangélistes, Bernard Lewis, Henri Pirenne, Ernest Renan, Annie Laurent, Alfred-Louis de Prémare, le père Maurice Borrmans dialogueur chrétien en chef.

Quelques affirmations surprenantes : Paul est l'inventeur du mythe de la résurrection, le procès de Jésus s'est déroulé en grec, l'amour chrétien est morbide et relève de la psychiatrie, Jésus fait vendre son frère jumeau Thomas comme esclave à un marchand hindou pour aller évangéliser l'Inde contre son gré, le Judaïsme n'est pas un monothéisme, Jean a été converti par Paul.

L'humanisme du Coran est développé sur deux plans. D'abord la politique intérieure, ordre et justice sociale, à partir d'un commentaire des versets coraniques concernant la *zakât* (p. 161-189), avec des applications actuelles. Ensuite politique extérieure, paix et dissuasion. Il y montre que la « Maison de la guerre » n'est pas coranique ni musulmane, mais qu'elle a été créée par des juristes dans un contexte défini à une époque déterminée. La « Maison de l'islam » est dans les cœurs. Les hadiths les plus cités en matière de *jihâd* ont été forgés par les premières générations de Musulmans et sont en contradiction avec le Coran (p. 190-224). Le livre se termine par le commentaire de la sourate 91 consacrée à la chamelle du prophète Sâlih que les hommes sont invités à laisser boire en paix : récit métahistorique, aspect esthétique et sémantique (axe cosmologique, écologique, anthropologique).

Deux points étonnent de la part de mon ancien professeur, éminent arabisant et historien, qui était si rigoureux sur l'interprétation des textes. D'abord, comment peut-il prendre les textes de la Bible à la lettre, sans jamais recourir à la notion de genre littéraire ni remettre ces passages dans leur contexte historique et rédactionnel (ce qu'il fait pourtant longuement pour commenter la sourate 9) ? Comment peut-il confondre enseignement en clair et parabole ? Comment peut-il comparer Bible et Coran sans jamais considérer que douze siècles les séparent ? Il faut être aveugle ou ignorant pour écrire : « Miséricorde et Justice sont pratiquement absentes dans les Écritures judéo-chrétiennes. » Ensuite son exégèse coranique est étrange. Si la pédophilie est une souillure ecclésiastique, c'est qu'elle est annoncée par le Coran (3,110 et 57,27) : « Si les gens du Livre croyaient, ce serait meilleur pour eux. Parmi eux se trouvent des croyants, mais la plupart d'entre eux sont pervers. » Le parti pris est évident. La démonstration s'en trouve affaiblie. Enfin, le livre contient beaucoup trop de répétitions, comme si l'auteur voulait nous convaincre par l'accumulation de slogans.

Je terminerai cette recension par la phrase d'Antoine de Saint-Exupéry, dans *Citadelle* : « Ce que tu as aimé en l'autre, en quoi est-ce détruit s'il y a aussi quelque chose que tu n'y aimes pas. »

J. F.